

## Découverte

### WOLFGANG AMADEUS MOZART

1756-1791

**DIAPASON** Quatuor à cordes KV 80 « Lodi ».  
Les six quatuors « milanais »  
KV 155-160.  
**découverte** VenEthos Ensemble.

Arcana (2 CD). Ø 2020. TT : 1 h 32'.

TECHNIQUE : 3,5/5

Enregistré en août 2020 au château de San Pelagio (Padoue) par Federico Furlanetto. La prise de son, assez proche, favorise une image sans largeur excessive, au service de la cohésion et de l'homogénéité du quatuor à cordes. Au détriment, peut-être, d'une légère finesse dans la restitution des harmoniques et le détail des textures.

Belle entrée en matière, pour ce quatuor vénitien fondé en 2016 et adoubé par Andrea Marcon et Giuliano Carmignola ! Saluons d'abord le choix du répertoire : plutôt que de s'attaquer d'emblée à des sommets, les quatre archets ont eu la sagesse de commencer par les quatuors d'un Mozart adolescent. Des pages qui, si elles n'ont évidemment pas la profondeur et la sophistication des chefs-d'œuvre à venir, sont bourrées de charme et d'entrain. Le *Quatuor « Lodi »* doit son surnom aux circonstances de sa composition : il fut jeté sur le papier en quelques heures lors d'une étape dans une auberge de cette cité lombarde le 15 mars 1770. Les six « Milanais » datent du troisième séjour italien de Mozart, à la fin de 1772 et au début de 1773, qui vit également la création de *Lucio Silla*. D'entrée, les VenEthos nous séduisent par le vif-argent de leurs sonorités, le raffinement avec lequel

ils mettent en valeur les relations entre les voix. Écoutez, dans l'*Adagio* initial du « Lodi », ce trille effleuré du primarius, la délicatesse avec laquelle le *ré* aigu fait entrer le violon II, son crescendo esquissé, puis comme les tierces sont bien sonnantes, le phrasé sensible. En trente secondes, nous voilà conquis. La suite confirme cette excellente impression : la jovialité des allegros se teinte toujours d'une élégance exquise. Les VenEthos se gardent de surligner les nuances, les détaillant plutôt avec tact pour animer un discours qui ne s'embourbe jamais dans la routine. Il y a ce plaisir manifeste de jouer (entre mille exemples, le motif qui apparaît à 0'34", du mouvement initial du KV 155, sautille avec tant de grâce !), de faire se répondre les parties (juste après), de varier les timbres (tel *la* noté forte qui ressort, tel accord inattendu soudainement assombri), d'intégrer l'ornement à la ligne. Dans l'*Adagio* du KV 156, le chant se déploie, respire, laisse la place au foisonnement de l'écriture polyphonique quand il le faut ; on passe insensiblement d'un pupitre à l'autre. Captivant ! Et ce ludique *Rondo* qui clôt le KV 159 et semble d'abord agiter comme des marionnettes avant de jouer des harmonies et de la variété des attaques pour distiller tantôt une once de drame,



PLAGE 6 DE NOTRE CD

tantôt des larmes de crocodile (les glissandos au milieu du mouvement). Ce n'est pas tous les jours qu'on découvre un quatuor à cordes « sur instruments anciens » pouvant se prévaloir de telles qualités d'articulation comme de cohésion, afficher une pareille variété de couleurs et briller avec autant d'ingéniosité. Chapeau et longue vie au VenEthos Ensemble !

Loïc Chahine

considérable corpus de musique sacrée que Mozart a produit, essentiellement pour le prince-archevêque de Salzbourg, des œuvres rarement jouées, à l'image de cette remarquable *Missa longa* de 1776 dont séduisent les belles proportions, l'écriture savante et l'élégance de langage. L'interprétation préfère en outre à des recherches hasardeuses une humilité de bon aloi qui ne bouleversera pas la discographie de la *Messe du couronnement* mais en donne une version d'une parfaite honnêteté, portée par l'excellent Chœur de la WDR, un Orchestre de

chambre de Cologne dont il faut saluer l'homogénéité et un quatuor soliste à la hauteur (en dépit d'un ténor au timbre vraiment trop nasal).

Simon Corley

### JOSÉ DE NEBRA

1702-1758

Ψ Ψ Ψ Ψ Divina mesa provida.

Suavidad el aire inspire. Misa

a 8 (Sinfonia). CORSELLI :

Rompa, Señor, mi acento.

Por el bosque del mundo.

PORPORA : Sinfonia op. 2 n° 3.

Alberto Miguelez Rouco  
(contre-ténor), Los Elementos.

Pan Classics. Ø 2020. TT : 1 h 05'.

TECHNIQUE : 2/5



L'Espagne vit fleurir sous les premiers rois Bourbon tout un florilège, encore largement méconnu, de cantates spirituelles. Si les poèmes, en castillan, se rattachent à la tradition piétiste des corporations religieuses hispaniques, la musique qu'ils suscitent est clairement d'inspiration italienne, dans la lignée de l'opéra seria et des motets napolitains, de

Pergolèse en particulier.

José de Nebra fut organiste à la chapelle royale et au couvent des Descalzas Reales de Madrid avant d'être nommé, en 1729, maître de chapelle de la cathédrale de Cuenca. En 1733, soit deux ans après le rattachement de son duché natal de Parme-Plaisance à la couronne espagnole, Francisco Corselli (1705-1778) rejoint la cour de Madrid où il poursuit sa longue carrière. Ses cantates, en particulier *Rompa Señor mi acento*, revêtent une puissance figurative et dramatique saisissante. Celles de Nebra, en regard, paraissent moins théâtrales et plutôt enclines aux sentiments élegiaques, à la dévotion mystique (*Suavidad el aire inspire* célèbre l'Assomption). Dans ces pages contrastées, où l'expression prime toujours sur la virtuosité, Alberto Miguelez Rouco instille avec conviction l'émotion attendue. Bénéficiant d'une large tessiture, unifiée par un timbre clair et homogène, il articule avec raffinement cet ample phrasé si caractéristique de l'école napolitaine d'opéra. L'ensemble Los Elementos réunit deux violonistes aux colorations savoureuses (avec une pointe d'acidité, mais jamais agressive) et un large continuo avec violoncelle, contrebas, harpe et orgue, aux réalisations originales (subtils contrepoints, registrations riches et variées).

Denis Morrier

### IGNACE JAN PADEREWSKI

1860-1941

Ψ Ψ Ψ Ψ Sonate pour violon

et piano op. 13. SZYMANOWSKI :

Sonate pour violon et piano op. 9.

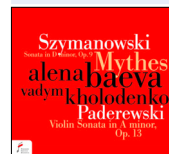
Mythes op. 30.

Alena Baeva (violon),

Vadym Kholodenko (piano).

NIFC. Ø 2020. TT : 1 h 06'.

TECHNIQUE : 2,5/5



La Sonate en ré mineur, composée par un Szymanowski de vingt et un ans et créée en avril 1909 par Paul Kochanski et Arthur Rubinstein, affiche une étonnante maturité. Sa fraîcheur mélodique et sa ferveur prennent leur source dans le romantisme tardif, dans la lignée de celle de Franck. Longtemps ignoré des grands archets du xx<sup>e</sup> siècle, à l'exception de David Oistrakh – dont la gravure de 1954